

# Nurith Aviv Traduire

Coffret de 3 DVD et textes des films, Éditions Montparnasse, 2011

*Serge Reznik*

Une fenêtre, ouverte sur la rade de Brest. C'est ici que Sandrick Le Maguer travaille à la traduction du Midrash sur le livre des Proverbes. Pour comprendre le contexte dans lequel des Juifs ont écrit les Évangiles, il a appris l'hébreu et s'est initié à l'esprit midrashique, qui associe le texte et ses commentaires. En contrepoint, une voix nous lira l'extrait du Talmud qui suit :

« Rabbi Biznabar Zavda dit, Rabbi Akiba dit, Rabbi Panda dit, Rabbi Na'houm dit, Rabbi Birayim dit au nom d'un ancien, et qui est-ce ? Rabbi Benaï : Il y avait vingt-quatre interprètes de rêves à Jérusalem. Un jour, j'ai fait un rêve et je suis allé auprès de tous. L'interprétation de l'un n'était pas l'interprétation de l'autre. Or toutes se sont accomplies pour moi. Comme il est dit : « Tous les rêves suivent la bouche. » (*Halomot holekhot aharei ha pè*). Le caractère précurseur de cet aphorisme talmudique est surprenant : ne pourrait-il être traduit en langage freudien par « le rêve est l'accomplissement d'un désir », ou lacanien par « l'inconscient, ça parle » ?

Le mot fenêtre, *halon*, est en hébreu proche du mot *halom*, le rêve. Chacun des dix traducteurs interrogés par Nurith Aviv sera filmé près de sa fenêtre. Qu'est-ce qu'un traducteur, sinon ce passeur de langue qui ouvre une fenêtre sur texte ? Un homme, une femme, devant sa fenêtre, son rêve, un texte qu'il fait vivre. Un texte en hébreu, langue unique dont la polysémie des mots, construits sur une racine de trois lettres, constitue une sorte de matrice universelle de la traduction. La dualité interne de l'hébreu prédispose à la dualité de la traduction, un texte pour deux langues. Nurith Aviv avait exploré un aspect de cette dualité dans son film précédent, *Langue sacrée, langue parlée*. Le premier volet de la trilogie, *D'une langue à l'autre*, montrait comment des exilés sont venus habiter une langue.

Chaque interlocuteur nous dira, de l'intérieur, quel a été le point de rencontre avec son auteur de prédilection, rencontre qui a, pour certains, transformé leur vie. La singularité de l'auteur résonne dans celle du traducteur. Comment la passer dans une autre langue ? Au-delà du sens transposer la sonorité, le rythme, le ton des personnages.

Anne Birkenhauer, traductrice en allemand de David Grossmann, explique comment son dialogue avec l'auteur lui a permis de visualiser les scènes qu'il décrit en précisant la disposition des personnages dans les lieux. Visualiser pour traduire, n'est-ce pas aussi ce que fait le rêve quand il transforme les pensées latentes en images ? Puis elle nous dira l'attention qu'elle porte à la matérialité de l'échange verbal. Engagée dans la traduction d'un auteur parlant une « langue de jeunes », elle s'était offerte une « formation continue privée » en s'immergeant pendant un mois dans les lieux branchés de Berlin pour découvrir les mots – nouveaux pour elle – de cette langue. Après avoir trouvé le ton juste, elle a pu réécrire un autre texte destiné aux locuteurs de la langue d'accueil.

Anna Linda Callow, traductrice en italien du grand Agnon, premier lauréat israélien du Prix Nobel de littérature en 1966, nous fait part de l'extrême difficulté de traduire sa langue complexe composée de multiples strates remplies de références à l'hébreu biblique et au yiddish (ce qui nécessite, accessoirement, une grande érudition). Elle explore avec beaucoup de finesse ce qu'elle nomme la « cruauté » d'Agnon, véritable cauchemar du traducteur dont elle s'est sortie en travaillant à deux, avec une amie. La traduction borde la jouissance, l'intelligibilité du texte limite la jouissance du verbe. Rosie Pinhas-Delpuech, traductrice en français du roman de Yaakov Shabtaï *Pour inventaire*, évoquera pour sa part les effets que produisit sur elle ce texte fleuve à la phrase ininterrompue.

Yitshok Niborski, traducteur en yiddish de nombreux textes hébraïques, et auteur d'un dictionnaire des hébraïsmes contenus dans la langue yiddish, nous fait entendre l'interpénétration constitutive de ces deux langues. Angel Sáenz-Badillos expose la nécessité qu'il avait de connaître l'arabe pour traduire en espagnol la poésie médiévale hébraïque, et il souligne l'importance du contexte et des influences culturelles. Ala Hlehel, traducteur en arabe de Hanokh Levin, nous dit qu'il a dû « tuer la langue de son père » pour faire passer celle de son auteur favori, et l'on saisit au passage que l'amour de la littérature pourrait être un moyen de dépasser le qualificatif réducteur de « langue de l'occupant ».

Sivan Beskin, Manuel Forcano, et Chana Bloch ont respectivement traduit en russe, catalan et anglais les poèmes de Leah Goldberg, Yehuda Amichai, et Dahlia Ravikovitch. Poètes eux-mêmes, ils nous

## Cabinet de lecture

font part de l'influence que leurs auteurs favoris ont exercés sur leur poésie.

Tous nous enchantent par la finesse de leur lecture et leur connaissance approfondie de la langue. Nurith Aviv filme avec la bonne lenteur. Chaque intervenant a le temps d'exprimer en profondeur une pensée que le montage présente de la façon la plus concise. Une heure et dix minutes de parole pleine, entre les vues des fenêtres et celles du texte hébraïque que la caméra parcourt – elle nous le fait lire avec l'œil du traducteur.

Les films de Nurith Aviv produisent un effet magique. Cette magie vient du choix éclairé des intervenants et de la construction élaborée avec le plus grand soin, jusque dans l'ordre des textes hébraïques présentés : midrash, poésie, littérature. Elle est entretenue par un dispositif particulier qui transforme la séance en événement : chaque projection est suivie par le commentaire d'un invité, suivant un mode quasi talmudique. Ce jour-là l'office était rempli par Marc-Alain Ouaknin. Il nous apprend que le mot *targoum*, traduction, a la même racine que *ragam* qui signifie jeter la pierre (et qu'il a donné en français le mot *truchement*, cher à Jacques Hassoun). Puis il associa en citant un autre orfèvre des mots, et de la mise en scène, Valère Novarina. Ceux qui ont assisté à la représentation de la dernière pièce de Novarina, présentée récemment au théâtre de l'Odéon, *Le vrai sang*, apprécieront la justesse de ce rapprochement : elle commence par le déroulement d'un rideau transparent sur lequel sont projetés des mots, et l'on verra progressivement s'ouvrir, comme un cristal, le décor du fond. Le vrai sang, n'est-ce pas celui des mots, ces mots glyphes dont Novarina casse le sens ? Il les jette, comme les interlocuteurs de Nurith Aviv, sur le chemin de la langue.

Les spectateurs, parmi lesquels on trouve nombre de psychanalystes, ne vont pas simplement assister à la projection d'un film, ils sont immergés dans le flux langagier et dans le travail du texte, un texte accompagné d'une voix qui le lit ou le commente. Conviés à un voyage à l'intérieur des langues du film – hébreu, français, espagnol, catalan, yiddish, italien, russe, anglais, arabe –, ils sont transportés dans l'acte même de la traduction, et au cœur de la psychanalyse : faut-il rappeler le multilinguisme de son fondateur, et qu'il traduisit dans sa jeunesse les œuvres de John Locke ? Quand il interprète, le psychanalyste est un traducteur. Freud n'a-t-il pas défini le refoulement comme étant un défaut de traduction ? La traduction/interprétation lève le refoulement, et produit un effet jubilatoire que l'on retrouve dans le mot d'esprit. À la sortie de la salle, les spectateurs/invités du film de Nurith Aviv se reconnaissent dans la rue à leur sourire, heureux d'avoir partagé un pur moment d'intelligence.